

Ordonné en juin 2018 à Vannes pour les Missions étrangères de Paris, le père Gabriel de Lépinau est depuis un peu plus d'un an missionnaire à Madagascar. Le point sur sa mission, ses joies et ses découvertes.



Le père Gabriel de Lépinau (deuxième depuis la gauche) en pèlerinage sur les pas du bienheureux Lucien Botvasoa, avec quelques prêtres MEP.

Père Gabriel de Lépinau, missionnaire à Madagascar

Quelle est votre mission à Madagascar ?

Depuis mon arrivée, je suis dans la ville d'Anstirabé, située au centre de l'île de Madagascar, pour apprendre le malgache. La règle générale des Missions étrangères de Paris veut qu'on ait trois ans pour apprendre la langue, découvrir la culture, se familiariser avec le pays et ses habitants et entrer progressivement dans le vif du sujet : l'évangélisation. La vraie difficulté, c'est la langue. Je n'ai donc pas d'autre mission que celle-là. C'est passionnant, mais très frustrant aussi car, finalement, je passe une bonne moitié de mon temps à continuer mes études ! J'ai mis beaucoup de temps pour trouver un professeur sérieux ; il n'y a pas de structure pour apprendre la langue, ici, et les étrangers sont peu nombreux. Je voudrais maîtriser parfaitement le malgache pour pouvoir parler du mystère de Dieu de façon précise et nuancée et toucher le cœur des hommes et des femmes auprès desquels je vais être envoyé.

Comment se passe votre vie ?

Nous sommes une dizaine de prêtres MEP à Madagascar, je suis le seul à Anstirabé. J'entre petit à petit dans la compréhension de ce nouveau monde, très différent du nôtre. Cela prend du temps et de l'énergie. À vue humaine, ma vie peut sembler fade : j'ai 34 ans mais je ne fais quasiment rien. Je m'arrête parfois dans la rue pour bénir une personne, un enfant, donner une parole reconfortante. Je célèbre la messe dans des communautés religieuses en français ou en anglais, et depuis peu en malgache. Je rends de petits services à ces commu-

nautés, donne des conférences spirituelles, accompagne quelques personnes. J'essaie de rester agréable, à l'écoute pour être un signe lumineux du Christ que j'essaie de porter. Dieu me permet de vivre tout cela paisiblement et patiemment, sans trop me prendre la tête. Je sais que ce premier temps est un investissement pour l'avenir et que l'apprentissage de la langue est vital pour que la mission porte du fruit.

Je suis comme un enfant : je réapprends à vivre, je réapprends à parler, je réapprends de nouveaux codes, je réapprends à me comporter, je réapprends à conduire car ici on ne conduit pas du tout comme en France. Mon ventre doit réapprendre à digérer de nouvelles manières de cuisiner : on mange du riz trois fois par jour, j'ai dû perdre 10 kg. Mais je n'ai jamais été aussi heureux. Je tombe malade, mon corps doit s'adapter. Cela fait partie de mon chemin de simplification, d'une voie d'enfance spirituelle.

Que découvrez-vous à Madagascar ?

La situation peut être perçue comme sombre et désespérante. Le pays est très pauvre, il y a beaucoup de corruption, très peu d'accès à l'éducation. Tout cela engendre une misère très grande qui détruit l'homme, le déshumanise et permet les actes les plus atroces.

Mais il y a des lueurs d'espoir. La grâce travaille aussi à Madagascar. Des gens qui vivent des situations peu évidentes donnent des témoignages de foi tout simples, mais très lumineux. Le ferment de l'Évangile est à l'œuvre et transforme le monde, même ici. L'Esprit Saint agit dans les cœurs.



Vivre à Madagascar est pour moi une école de simplification, d'appauvrissement qui permet de m'accrocher à Dieu en abandonnant tout ce qui m'empêche d'aller vers lui. Le pape, à sa venue ici, a insisté sur cet aspect : il faut que l'Église soit pauvre avec les pauvres, au sens positif de la pauvreté évangélique à laquelle le Christ nous appelle. C'est le chemin qui nous permettra de faire du bon travail.

Quels ont été les moments marquants depuis votre arrivée ?

D'abord le départ du père Alaza, vieux prêtre que j'ai remplacé à mon arrivée, un missionnaire assez exceptionnel qui a passé 50 ans à Madagascar. Le départ a été très dur pour lui, il est mort peu de temps après son arrivée en France. Je sais que je peux compter sur sa prière depuis le ciel ; c'est important pour moi.

Autre moment fort : la première messe que j'ai célébrée en malgache, sans que cela soit prévu. Il m'arrive d'aller en brousse pour découvrir le pays. Je suis arrivé un samedi soir dans un village, après une journée de pirogue et une journée de marche à pied. On m'a alors dit qu'il n'y avait pas de prêtre pour célébrer la messe de la communauté chrétienne. J'ai travaillé le soir, le lendemain matin et j'ai réussi à la célébrer dans la langue ! J'ai trouvé cela magnifique : le Christ vient rejoindre les gens dans ce qu'ils sont, il y a quelque chose de l'incarnation. Une autre de mes joies est de célébrer la messe dans la prison d'Anstirabé une fois par mois. J'ai mis en place un petit groupe de partage biblique. Nous échangeons un peu et prions ensemble. J'anime ensuite un atelier dessin.

Avec quelques prêtres MEP, nous avons fait un pèlerinage d'une semaine à pied jusqu'au lieu de vie et du martyre du dernier bienheureux Malgache : Lucien Botovaso, père de famille et professeur d'école, décapité en 1947 lors de la persécution contre les chrétiens. C'est une belle figure de sainteté, une grande source d'espérance. J'ai terminé ce périple à l'hôpital avec une fièvre typhoïde. Un vrai bon pèlerinage !

La venue du pape, début septembre, a été un grand moment. Des centaines de Malgaches, venus du pays tout entier étaient réunis à Madagascar. Certains ont voyagé pendant trois ou quatre jours dans des conditions fatigantes, dans ce pays où faire 50 km prend plusieurs heures. La joie était massive. Le pape a rencontré les prêtres, les religieux et les séminaristes. Il nous a donné force et courage et nous a remerciés pour notre travail. Mes joies sont aussi quotidiennes : rencontres avec les gens pendant lesquelles on arrive à se comprendre, à partager quelque chose, à prier ensemble, blagues échangées avec un enfant ; mot gentil d'un paroissien à la sortie de la messe. Ce sont des petits cadeaux qui sont source d'énergie, donnent la joie de continuer, d'avancer.

Avez-vous des projets ?

Je rentre d'une rencontre avec les prêtres MEP de moins de dix ans de mission pour l'Océan indien, à l'Île Maurice. Elle a été suivie d'une réunion avec la vingtaine de jeunes prêtres MEP d'Asie, à Hong-Kong. Nous avons pu partager nos expériences, nos joies, nos difficultés, reprendre des forces pour la mission.

Je vais maintenant retrouver le père Bertrand, prêtre MEP d'une soixantaine d'années, qui va me prendre sous son aile pour m'entraîner à la vie missionnaire, dans une paroisse de brousse composée de plusieurs villages. Le vicaire, un Malgache, va m'introduire à l'apostolat ici. Je vais continuer en parallèle à prendre des cours pour approfondir la langue.

Comment vous sentez-vous ?

Je suis profondément heureux ! Je sais de plus en plus que la mission ne sera pas facile, qu'il faut compter sur un seul roc, le Christ. Si je m'appuie sur mes propres forces en premier, je suis foutu ! Mais je sais que je pourrai être un prêtre profondément heureux et épanoui ici. Cela a déjà bien commencé ! ■

Propos recueillis par Solange Gouraud